

Jacques Grinberg, *STRANGER IN THE NIGHT (extraits)*

Texte écrit par Adam Biro pour l'ouvrage *Jacques Grinberg, Œuvres/Works*, publié en octobre 2012 aux éditions Cohen&Cohen.

Nouvelle Figuration

Jacques Grinberg fut, dans les années soixante à Paris, avec Arroyo, Enrico Baj, Marcel Pouget, Rebeyrolle, Tisserant, Maryan, Antonio Saura, Antonio Segui et d'autres, l'un des précurseurs de la « Nouvelle Figuration ». Bien que ce mouvement ait emprunté, quant à la liberté (des tons, des couleurs, des gestes), la voie ouverte par Cobra, c'était un renouveau après l'abstraction qui avait dominé la scène artistique parisienne – et européenne. Il a en outre affirmé sa différence face au Nouveau Réalisme ou à la Figuration narrative (Télémaque, Erró, Monory...). L'homme y réapparaît, et s'impose contre la présence écrasante des objets du Pop'art.

Mouvement – mouvements

Puis : plus jamais d'école et plus aucun mouvement artistique pour ce peintre libre-hors mouvement-toujours en mouvement (...). Le mouvement se retrouve aussi dans les œuvres de ce peintre qui bouge. Le grand mouvement des mains ; tout se déplace, tout est mobile. On sent les bras du peintre qui balaient la toile. Son pinceau comme la flamme d'une bougie...

(...) Pourquoi je pense tout d'un coup à *l'Homme qui marche* de Giacometti ? Parce que Giacometti était, comme Grinberg, cet homme qui marchait, qui passait sa vie à chercher. Contrairement à Giacometti qui voulait rendre chaque œuvre parfaite – d'où les coups de gomme violents, les pages trouées, les portraits mille fois refaits, à force de ne pas pouvoir exprimer l'essence des choses –, Grinberg ne connaît pas le repentir, la correction. Jacques Grinberg n'est pas Bonnard que les gardiens attrapent au musée du Luxembourg en train de corriger son propre tableau. Lui, il jette la page ou l'abandonne et attaque le même sujet sur une autre feuille. Il multiplie les essais, il cherche sans cesse, en entassant, en accumulant.

Cette quête le conduit au tao, à la kabbale – lui qui commençait par faire grimacer les colonels. Et d'ailleurs le tao ou la kabbale ne sont, eux-mêmes, que des quêtes.

Politique

Fils de parents politisés, engagés du côté du Parti (majuscule, il n'y en avait qu'un, en Bulgarie comme ailleurs, nous avons de la peine à nous en souvenir aujourd'hui), Grinberg a été longtemps un peintre politique, politisé, hyperpolitisé. Ses premières œuvres, notamment celles peintes jusqu'au début des années soixante-dix, montrent des médaillés, des guerriers, des colonels, des généraux (d'Espagne ? d'Amérique du Sud ? de Grèce ? d'Israël ?... de partout) que l'on devine tortionnaires, que l'on ressent dictateurs ; des enfants blessés, assassinés, des portes de prison, des

corps torturés – le pouvoir de l'État est partout, il tue, il ensanglante. C'est une vision du monde qui l'a éloigné de la Nouvelle Figuration : lui, Grinberg, est resté dans la révolte, la dénonciation, dans la contestation comme on disait à l'époque et comme on dit toujours, contestation politique mais aussi sociale, tandis que ses collègues, ses copains, ses amis, pas plus doués que lui pour la peinture mais plus doués pour la vie, ont choisi la voie de la réussite matérielle.

(...) Un fait est frappant : il reste très peu de travaux de la période « politique » de Grinberg. Ils ont tous été vendus. Je n'en tire aucune conclusion.

Rupture

S'il y a rupture, où se situe-t-elle ? Jacques Grinberg est venu d'Israël en France, me disent ses enfants, pour « y réussir ». Il expose (Oslo, Bruxelles, Gand, à la galerie Schoeller junior à Paris, chez Krugier à Genève). Les comptes-rendus des différents Salons où il montre ses œuvres sont élogieux : il est cité parmi les artistes les plus originaux, les plus prometteurs. L'avenir s'annonçait radieux...

Or, il n'a rien fait pour « réussir ». Cet homme-là était-il fait pour la « réussite », socialement parlant ? (...) Quelle est la ligne de faille ? Ce ne sont pas les sollicitations, les applaudissements et les invitations qui ont manqué à cet artiste-né. Où, quand, pourquoi Jacques Grinberg a-t-il abandonné l'idée de la « réussite » ? Vers 1970, lors de ce projet d'exposition dans une célèbre galerie parisienne, où, à cause d'un désaccord sur une seule toile, il a tout décroché et annulé l'exposition déjà préparée, annoncée ? Ou ses exigences politiques, sociales, morales, ou ses souvenirs, lui interdisaient-ils de marcher en rang, bien sagement comme les autres, propre, bien rasé, bien coiffé, avec sa petite veste, ses petits pinceaux ? Ou encore : les souvenirs de l'embrigadement bulgare (les pionniers, le Parti, la soumission aveugle à l'Union soviétique) de son enfance et de son adolescence lui criaient-ils : « Attention, danger » ?

Mais permettez-moi de poser une question essentielle : y a-t-il vraiment rupture ? Tout n'est-il pas annoncé dès le départ ? La rupture ne serait-elle pas uniquement sociale et matérielle ? On nous dit : à partir de 1995, « il s'isole de plus en plus ». C'est qu'en vérité tout est cohérent, cet isolement était dans la droite ligne des déceptions sociales, politiques. Jouer le jeu des galeries, des collectionneurs, faire le beau ne correspondait certainement pas à l'idée que Jacques Grinberg se faisait de la réussite.

Art

Un des avocats de Picasso m'a raconté que le maître souffrait d'insomnie sur ses vieux jours, et qu'il peignait jour et nuit. Il n'en avait nul besoin – il était reconnu et catalogué comme le plus grand peintre de son temps.

Van Gogh, qui n'a vendu qu'un seul tableau de sa vie, peignit près de deux mille toiles en dix ans. Il vivait pour l'art. « J'aimerais manger de la couleur », a-t-il écrit à son frère Théo.

Grinberg vivait, lui aussi, non pas pour l'art, mais l'art. « Une sauvage affirmation de soi », V. d. B. (in *La Métropole*, 25 mai 1963). Bien qu'il ait beaucoup vendu un peu partout dans le monde (où ? à qui ? les archives sont lacunaires), il a quand même laissé à ses héritiers plus de quatre cents toiles et plusieurs milliers de dessins. Il dessinait tout le temps, presque automatiquement, tout ce qu'il voyait, un chat, des bouteilles, énormément de portraits – et tout ce qu'il avait vu et emmagasiné. Il ne croquait pas ses modèles sur le vif – il les mémorisait, pour les rendre, transfigurés, bien plus tard. Encore Picasso (encore Picasso... quelle écrasante présence dans l'art du xx^e siècle) : il a fait poser Françoise Gilot nue, lui tenant une feuille de papier et un crayon à la main, sans tirer un trait. Et plus tard, des portraits et des dessins sont nés de cette séance – Picasso, Grinberg, tant d'autres, ont tout visualisé, enregistré sur le disque dur intérieur.

Une vie d'art. Peintures, dessins, gravures – quoi d'autre ? Qu'est-ce qui reste de Vermeer dont on ne sait presque rien sauf qu'il est mort « en état de ruine et de déchéance » (citation extraite de l'inventaire après décès) ? Que reste-t-il de Jacques Grinberg ? Ses enfants et ses œuvres.

L'art de peindre

(...) Sa peinture, certains de ses tableaux, surtout vers la fin, semblent abstraits. Ils ne le sont jamais. Chaque ligne signifie (...).

Sa peinture est spontanée, violente, souvent cruelle jusqu'à l'insoutenable – et de l'autre côté, sa pensée est douce, humaine, caressante. Un choc agressif, qui crée parfois, volontairement, le malaise. Jamais l'indifférence. « *Well-painted but spirit-tortured alarm* », écrit un critique anglais (in *New York Herald Tribune*, janvier 1966). Et un autre : « Jacques Grinberg, peint méchant, agressivement, violemment. [...] C'est le triomphe d'une vraie liberté » (in *Combat*, 23 mars 1964).

Sa peinture, mélancolique, cultive cependant la dérision, avec des clowns, des diables, des visages comiques, des masques grimaçants. Elle cultive la dérision tout court, depuis le début, depuis les militaires grotesques, caricaturaux, jusqu'à la fin. « L'humour est primordial », dit-il (in *Tribune juive*, 25 mars 2002). Et en effet, l'humour pointe son nez un peu partout : des lèvres, beaucoup de lèvres, d'étranges sourires, d'étranges poissons, des hommes-oiseaux – ou des oiseaux-hommes, des portraits grotesques. (...)

Les influences

Je l'ai dit : Grinberg était un peintre totalement libre. Il peignait, il dessinait ce qu'il voulait et comme il voulait. Pas de plan de carrière, pas de théorie sur l'art. Après l'aventure de la Nouvelle

Figuration à Paris, il s'est retrouvé seul face à la toile. Certes, il a étudié dans la célèbre école des beaux-arts de Tel-Aviv, l'Avni Art Academy. Ses professeurs étaient les meilleurs peintres israéliens de l'époque, la crème : Mokady, Schtreichman, Steimatsky, Argov, Krize. Certes, il connaissait l'art et son histoire, il allait au Louvre et dans d'autres musées. Certes, il a subi l'influence de Picasso, de Bacon, des expressionnistes, du cubisme, il accuse fortement l'ascendant de Bram Van Velde, de Maryan, de Saura – puis il s'est débarrassé de tout ce bagage.

(...)

Ses noms

J'ai lu dans les articles et les catalogues : Grinberg, Grimberg, Grinbert, Grunberg, Grunbert, Greenberg. Grünberg en allemand, Grinberg en yiddish signifient la « montagne verte » – d'où un jeu de mot dont il s'amusait parfois : Vermont.

Son prénom de naissance était Djeki, prénom anglais orthographié à la bulgare, d'après Jackie Coogan, le Kid de Charlot. Puis venaient, en Israël, Yaakov en hébreu et Yankel en yiddish. En France, il s'appelait et on l'appelait Jacques. C'est sous le nom de Jacques, tout seul, qu'il signait ses toiles – comme le « Vincent » de Van Gogh, le « Victor » de Brauner. Beaucoup d'œuvres ne portent aucune signature, d'autres sont marquées d'un petit poisson debout, dans un coin. (Que veut-il dire, avec ce poisson ? Est-ce le signe d'un pécheur ? Un clin d'œil chrétien ? Allez savoir.)

Accent

Toute sa vie, il a gardé son accent bulgare. Comme si l'Europe de l'Est – non ! comme si l'enfance lui avait collé à la peau, comme s'il l'avait gardée dans la bouche.

On a donné à Jacques Grinberg au cours de sa vie au moins six noms, quatre prénoms, trois langues. Trois patries – ou aucune. Je dis : aucune. Géographiquement parlant.

Sur un DVD où on peut le voir, il dit à plusieurs reprises, en savourant la phrase et en vous regardant : *Stranger in the night*.

L'écriture

Il écrivait des aphorismes, énormément de petites phrases lapidaires, cruelles, ironiques, désabusées-désespérées, toujours drôles, très originales. En français. Énormément ; pas de demi-mesure. Comme le nombre de ses toiles, la quantité de ses dessins.

Le tao et la kabbale

Attiré par l'écriture, Grinberg s'est intéressé à la kabbale. Il a fait de nombreux dessins, des recherches, avec des caractères hébraïques. Le kabbaliste cherche dans la Bible le nom de Celui que l'on n'a pas le droit de nommer.

Il étudiait le tao et s'en inspirait. « La vérité n'est pas son point de mire / du tao, / et le langage n'est pas son instrument privilégié. » C'est une vision du monde.

Aussi bien dans le tao que dans la kabbale, on découvre, si l'on gratte, l'importance de l'écriture, du caractère, du signe, de la forme de la lettre.

Le tao comme la kabbale creusent le chemin, le mouvement. Vous ne vous pouvez donc pas vous étonner qu'ils aient tant occupé et préoccupé Grinberg.

Donner à voir. Peindre pour les autres. Les autres, c'est nous. Vous. À nous maintenant de voir l'œuvre de Jacques Grinberg.